

The background of the entire cover is a photograph of a sunset over the ocean. The sky is a deep orange, with wispy clouds at the top. A thick, dark band of clouds stretches across the middle of the image, with the sun's light breaking through in several places, creating bright, glowing points. The ocean in the foreground is dark with small, choppy waves.

Philippe Laperrouse

# LES MARRAINES

Philippe Laperrouse

Les Marraines

© Philippe Laperrouse, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8899-2

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Avertissement

Ce récit étant purement fictif, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

En particulier, la commune de Pourseuil-en-Artois n'existe pas. La prison de Pourseuil-en-Artois existe encore moins. C'est le privilège d'un romancier de fiction que d'inventer, de toutes pièces, des lieux et des personnages propices à son intrigue.

**De José à Marianne.**

Pourseuil, le 6 janvier

Marianne,

Et voilà ! Le sort est tombé sur vous ! Le maton en chef, Fred, a mis dans sa casquette le nom des vingt-deux femmes qui ont accepté d'être nos marraines ; j'ai touillé, j'ai tiré un papier et c'est votre nom (ou plutôt votre prénom) qui est apparu.

Petite précaution préalable : ne m'envoyez pas de photo de vous. Je ne doute pas de votre charme, mais je n'ai pas envie d'idéaliser qui que ce soit. La vie m'a appris à me méfier de ce style de divagations. Tous les taulards rêvent d'une longue silhouette féminine, bronzée, aux jambes interminables... Sauf que ce genre de femme ne se porte pas volontaire pour correspondre avec un détenu de droit commun. Quand on a encore quatre ou cinq ans à tirer, on a le fantasme modeste. Je préfère penser que vous êtes une élégante, avec de la classe, mais sans plus.

La prison de Pourseuil-en-Artois est réputée pour être calme. Si je suis sage, j'aurai des remises de peine. Je ne sais pas exactement en quelle quantité, ça dépendra sûrement de ce que diront de moi les matons, mon éducateur, le juge. Depuis l'école élémentaire, je n'ai jamais croisé autant de gens qui s'empressent de me décrire dans toutes mes dimensions et de m'expliquer au passage que je dois me tenir à carreau.

Enfin, bref... passons.

Je n'ai aucun sentiment d'injustice. J'ai joué, j'ai perdu. Les flics ont été plus malins. J'ai été condamné pour attaque d'un fourgon postal. Je n'étais pas tout seul évidemment. On a coincé l'engin sur une bretelle d'autoroute. Tout s'est bien passé, sans un coup de feu. Mais il y a quelque chose qui a dû clocher dans le plan de Charles, puisque les policiers nous ont arrêtés les uns après les autres, dès le lendemain. Par avocats interposés, nous nous sommes mis d'accord sur le partage des responsabilités, pour que chacun goûte une part égale du gâteau carcéral.

Je n'en suis plus à mon premier « stage », mais vous vous doutez bien que ça ne fait jamais plaisir de retourner en cet endroit. Ceci dit, dans notre cursus professionnel, un détour par la case prison est quasiment obligatoire. C'est le lieu de formation pour la plupart d'entre nous. Il faut savoir s'adapter et apprendre à vivre dans cet univers.

Comment en suis-je arrivé là ? D'abord, je n'ai jamais eu l'impression de chercher à arriver quelque part. Ce qui se passait à l'école et au collège m'indifférait, sauf les jours de bibliothèque, puisque j'ai toujours adoré lire. À certains moments, nous étions enfermés à une vingtaine dans une classe, et un homme ou une femme émettait un ronronnement dont le sens m'échappait. Plus tard, le seul fait de chercher un travail rémunéré ne m'a même pas traversé l'esprit. Dans la tête des jeunes de la cité, troquer un peu de temps libre contre un petit salaire n'est pas une hypothèse envisageable.

Pour faire plaisir au conseiller de Pôle emploi qui n'en pouvait plus de moi (je sais faire plaisir parfois), j'ai fini par accepter un stage de poseur de moquettes. J'ai bossé le nez par terre pendant dix mois. J'ai acquis une très bonne connaissance des différents types de colles.

Je ne suis pas un mauvais bougre pour autant. Enfin je pense... La vie humaine est le résultat d'une longue suite de hasards génétiques ou non. On ne me fera jamais croire qu'il y a quelque part une sorte d'entité surnaturelle qui a décidé que j'étais un zombie nul en tout domaine et qu'en conséquence, je terminerais derrière les barreaux. S'il existe, il faudrait que quelqu'un fasse les présentations, ça m'intéresse.

J'ai toujours pensé que j'étais le spectateur d'une comédie qui se jouait sans moi et devant moi. Au départ, quelqu'un m'a posé sur un fauteuil d'orchestre, et à la fin quelqu'un viendra me chercher pour m'emmener au cimetière. Voilà tout. Il n'y a pas de quoi en faire un drame.

Comme tout le monde ici, je n'ai jamais connu mon père. Ma mère Yolande a fait ce qu'elle pouvait pour m'intéresser à quelque chose. Mais quand on se lève à quatre heures du matin pour aller nettoyer les bus de la ville, l'éducation des enfants est une option de luxe. Yolande ne vient plus me voir... Ce n'est pas triste, c'est normal. Je la comprends. Probablement qu'elle en a marre de moi ou que les trajets la fatiguent. Elle n'a aucune raison de s'apitoyer sur mon sort. C'était tellement prévisible.



Ici, certains ont « une passion ». Quel terme excessif pour désigner un petit passe-temps ! Quelle façon grandiose de dissimuler l'inanité de leur vie ! Ils feraient mieux d'avouer qu'ils tentent de faire avancer plus vite les horloges ou les montres en s'adonnant aux mots croisés, en faisant de la poterie ou en courant après leur ombre dans la cour. Moi, j'ai décidé de vous écrire, ce n'est pas ce qu'il y a de plus idiot. Il paraît que je le fais bien. C'est vrai que j'ai un peu exagéré lorsque j'ai raconté que je n'avais rien fait à l'école. En réalité, j'ai lu une tonne de bouquins, pas tout le temps ceux que les maîtres recommandaient, mais enfin tout de même... j'en connais un rayon en littérature.

Vous allez me dire : qu'est-ce qu'un type comme moi peut avoir d'intéressant à vous écrire ? Vous avez raison : mon exploration du monde se limite à une surface de neuf mètres carrés, mais je ne désespère pas de vous parler de vous. Et puis nos espaces intérieurs respectifs sont immenses. Je fais le pari d'être capable de vous tenir une conversation épistolaire de qualité. On tente le coup ? Vous n'avez rien à perdre : en cas de lassitude de votre part, on arrête. Je n'irai pas vous rendre visite pour vous le reprocher.

J'attendrai donc vos lettres avec intérêt et plus précisément curiosité. Je me demande ce qui peut pousser une femme rangée, à la réputation probablement convenable, à vouloir entrer en contact avec un bandit de grand chemin.

José

PS : Cette lettre passera sûrement à la censure. Avec succès, je l'espère.

**De Marianne à José**

Arras, le 11 janvier

Bonjour José,

Je n'ai pas votre goût pour la littérature, ou plutôt je l'ai perdu, puisqu'il y a vingt ans, j'ai décroché une maîtrise de lettres modernes avec mention. Je n'ai pas détesté étudier les célèbres auteurs, mais à ce moment-là, je n'avais pas d'autre envie que de passer le temps agréablement. Il doit me rester des bribes de grands textes dans le fond de la mémoire, j'avoue que je n'ai plus le courage de la mobiliser.

Je vais donc commencer par me décrire en évitant de vous faire rêver à une rencontre sulfureuse. C'est une bonne chose car il n'y a pas de quoi fantasmer.

Vous avez raison sur un point : je suis une femme rangée, je préférerais vous dire que je suis capable de folies, mais non... Je n'ai jamais rien entrepris d'extravagant jusqu'à ce jour. J'ai un métier bien payé qui me laisse largement le temps de m'occuper de mon apparence. J'ai la quarantaine (vous me ferez grâce des unités). Avec l'aide de Peter, mon coach privé, j'ai conservé une taille mince. Je me démène pour garder une santé convenable. Je me ruine au profit de mon dentiste, monsieur Durin, pour cultiver un sourire étincelant, et chez « Visage d'Ange » afin que mon visage inspire encore un semblant d'attrait. Souvent, je me demande pourquoi je fais ça, puisque je m'en fous. Parfois, j'ai envie de me faire moche, rien que pour voir la tête des gens qui me connaissent.

Contrairement à vous, j'ai eu tout bon dès le début. J'ai une sœur, Odile, qui ne m'aime pas beaucoup. La preuve : elle me donne beaucoup de conseils de vie. Quand on aime, on se dispense de coacher l'existence de l'être adoré ! De toute façon, je me demande qui a décrété qu'on devait obligatoirement s'aimer au sein d'une même famille. Celui-là devait être certainement enfant unique. De toute façon, Odile est partie en Nouvelle-Zélande avec Marc, une sorte de zombie dont je n'ai pas vraiment saisi les ambitions.

J'ai eu tout bon, disais-je. À l'école, au lycée, à la fac, j'étais première en tout. Être une vedette scolaire, c'est assez fatigant. Tout le monde vous regarde



comme une imbécile qui n'a pas d'autre but que de bosser et de « réussir sa vie » (expression à définir). J'aurais préféré être patineuse sur glace ou bien artiste peintre. Mes parents n'étaient pas assez fortunés pour me payer un avenir brillant : j'ai eu l'essentiel, mais pas le superflu.

Donc, j'ai eu tout bon jusqu'à 20 ans... et puis je me suis ratée. Jugez par vous-même des dégâts.

Je me suis mariée à Jorris (quel prénom à la con !) : il avait du fric, beaucoup de fric (il en a encore plus aujourd'hui) et de l'allure, beaucoup d'allure. Je me suis sentie flattée. Il a conquis mes parents très facilement. Surtout ma mère ; mon père le trouvait navrant de suffisance (tu avais l'œil, papa). Pourquoi l'ai-je épousé ? Au départ, c'était pour les fossettes de son sourire (c'est vous dire le niveau de mes ambitions amoureuses !) ; après, je ne sais plus. Il arrive toujours un moment où l'habitude éteint la flamme. À partir de cette extinction, je me suis sentie flouée, trahie. Depuis plusieurs années, notre mariage est devenu une sorte d'obligation quotidienne que je n'ai pas le courage de dénoncer.

Aujourd'hui, il est furieux. L'idée que je puisse m'adresser à des détenus lui « passe au-dessus de la tête », pour reprendre l'une de ses expressions les plus délicates. En général, il conclut ses diatribes en se demandant pourquoi je vais chercher des problèmes alors que (grâce à lui) j'ai tout pour être heureuse (traduction : j'ai assez d'argent pour t'acheter toutes les lubies d'une femme inconsciente, sauf écrire à un truand).

Le plus souvent, je lui réponds que je ne sais pas ce que c'est que le bonheur (c'est un mot qui le fait marrer d'un rire gras). Grâce à un bon coup de piston de sa part, je suis directrice de la communication dans un groupe. Ma mission, c'est de montrer par tous les moyens que les grands industriels qui nous gouvernent sont particulièrement attentifs à l'état de la planète. Chaque jour, je résous des quantités de problèmes publics ou privés, je rencontre une multitude de connards imbus de leurs personnes, je paie des impôts et des factures sans même m'en apercevoir... Est-ce cela être heureuse ?

Lui, Jorris, il a un boulot qui porte un nom anglais que je n'ai pas capté. D'ailleurs, il ne se donne pas la peine de m'expliquer, puisque j'ai probablement une tête à ne rien comprendre. Ce que je peux vous dire, c'est que, d'une part, son métier est un truc de niveau international, donc important et enrichissant, et d'autre part, que je me fous un petit peu de ce qu'il fait (décidément, je me fous

de beaucoup de choses). J'ai renoncé à le faire parler de son job ; de toute façon, il a décrété qu'une spécialiste de la communication ne peut rien entendre aux « vrais » problèmes.

Les enfants sont une source de bonheur ? Peut-être, mais pas chez moi. Pénétrée de mon rôle de mère, soucieuse de créer une famille heureuse, j'ai fait deux héritiers (14 et 13 ans). Karl (pourquoi ai-je cédé sur les prénoms étrangers ?) a le projet de restaurer la démocratie en France. Rose a préparé son intervention devant l'assemblée générale de l'ONU (elle a posé sa candidature) pour sauver les visons. À ce niveau-là, je ne peux plus grand-chose pour eux ! Lorsqu'ils me font l'honneur de se mettre à table avec moi, leurs conversations me sidèrent ; entre mots abrégés et onomatopées expirées, je ne comprends pas vraiment. Mais il paraît qu'ils sont tout à fait représentatifs de leur génération. Je suppose que la nôtre ne valait pas mieux.

Conclusion : au regard des normes généralement admises dans la bourgeoisie, que je suis contrainte de fréquenter, j'ai « réussi ma vie » (arrêtez de rigoler). Je ne sais toujours pas ce que ça veut dire. Selon moi, mon existence, je ne sais même pas si je l'ai vraiment vécue. Il me semble qu'il lui manque un élément : j'ai égaré une pièce de ce grand lego.

Seconde conclusion : mon bilan n'est pas brillant, comme vous pouvez le constater. Heureusement, j'ai une très bonne amie. Lorie est une femme active et volontaire. Elle sait me sortir de mes névroses lorsqu'elles deviennent obsessionnelles. Grâce à elle, j'entends une petite voix qui me susurre que je peux encore mener une vie pleine et intéressante (et non pas une vie « réussie » comme on l'entend dans mon milieu). Bref, une existence qui ne devra rien à l'argent et qui ira au-delà des apparences et des conventions sociales.

C'est le motif pour lequel j'ai décidé de faire un pas de côté pour voir ce qui se passe dans les chemins mal famés. Selon le vocabulaire officiel dans nos dîners, vous êtes un truand ; ce qui est probablement vrai. Et alors ? Les bandits de grand chemin ont toujours existé depuis la nuit des temps. Vous avez sûrement de bonnes raisons pour l'être, et d'autres raisons encore meilleures pour le rester. Autrement dit, vous avez quelque chose à raconter à ceux qui ont emprunté la route convenable.

J'aimerais pouvoir imaginer ce qui se passe dans la tête d'un brigand au moment précis où il s'empare par la force du bien d'autrui. Est-ce un instant